

UN ASPECT DE LA TRANSITION DU LATIN AU
ROMAN: LES CHANGEMENTS DE LA LANGUE
ET LEUR REFLET DANS LA CONSCIENCE
MÉTALINGUISTIQUE DE LA COMMUNAUTÉ
–L'EXEMPLE DU VOCALISME–

JÓZSEF HERMAN
Budapest - Venise

I. INTRODUCTION

Cet article est un échantillon préalable d'une entreprise peut-être trop ambitieuse qui consisterait à passer en revue et d'analyser le peu que nous pouvons savoir sur la conscience linguistique des locuteurs natifs du latin, dans la période allant des derniers siècles de l'Empire jusqu'à l'époque d'apparition des premiers textes romans, donc grosso modo entre le III^e siècle et le dixième. Puisque –toujours grosso modo– la période dont nous parlons est celle des changements linguistiques qui ont fait du latin plusieurs langues romanes distinctes, l'objectif que je me suis fixé peut être décrit de manière plus concrète: je cherche à préciser dans quelle mesure, sur quels points et comment les membres de la communauté linguistique latine se rendaient compte des changements dont ils étaient eux-mêmes les porteurs, et dont le «lieu de déroulement» était leur propre pratique de communication verbale; comment –sans le savoir, sans y contribuer volontairement– le

vaste ensemble des latinophones a vécu une transformation aussi profonde sans rupture de la chaîne des communications.

La description de la situation métalinguistique¹ à l'époque de la transition du latin au roman présente en elle-même un certain intérêt historique et philologique, mais ce n'est pas la principale raison pour laquelle je m'y arrête. Je me suis livré à cette expérience parce que je crois que, malgré le risque d'échec ou de demi-résultat frustrant qu'elle renferme, elle peut être utile aux recherches sur le langage, et peut nous aider à mieux comprendre les conditions dans lesquelles la langue évolue. La conscience métalinguistique est nécessairement le reflet des changements qui se déroulent dans la réalité du système linguistique –un reflet le cas échéant déformé, mais dépendant de la «langue objet» jusque dans les déformations– il est donc à espérer que cette analyse mettra en lumière quelques aspects peu explorés du processus de transformation linguistique.

Pour ne pas m'enfermer dans un monde de généralités nécessairement superficielles, je concentrerai cet exposé expérimental sur un seul domaine, celui de la transformation du système des voyelles latines (plus exactement: du reflet de ce processus dans la conscience des locuteurs), tout en sachant que les conclusions qui se dégagent de cet examen ne sauraient être entièrement valables pour d'autres secteurs du système de la langue.

Dans la description et l'analyse des exemples, nous adoptons des précautions méthodologiques qui relèvent de la nature même de l'objet dont nous nous occupons. Ainsi, il y a une dichotomie évidente à observer entre les idées, opinions, constatations émises

1. Le terme „métalangue” a l'avantage de reposer sur une notion bien définie et précise en logique moderne, et le désavantage d'être mal définie et polysémique en linguistique. Je m'abstiens ici de toute discussion terminologique (v. cependant quelques mots à ce sujet dans Herman 1989). De mon côté j'emploie „métalangue, métalinguistique” par commodité stylistique, afin d'éviter de longues circonlocutions, et pour désigner tout ce qui est relatif aux connaissances, opinions, jugements de valeur etc. des sujets parlants, concernant la langue, et tout particulièrement la langue qui est leur propre langue native.

par les «professionnels de la langue» (grammairiens contemporains, ou écrivains érudits et systématiquement intéressés par les questions de langue, comme Cicéron ou Saint Jérôme) et, d'autre part, le monde métalinguistique des locuteurs «normaux».

2. LES CHANGEMENTS PHONÉTIQUES DANS LA CONSCIENCE LINGUISTIQUE DES CONTEMPORAINS

Comme il est à prévoir, les déclarations et constatations métalinguistiques relatives aux changements des sons concrets eux-mêmes, encore que le plus souvent difficiles à distinguer des remarques purement orthographiques, proviennent presque exclusivement des oeuvres des grammairiens latins et de quelques écrivains érudits et observateurs, donc des «professionnels du langage». Dans l'énorme masse du matériel canonique des traités grammaticaux, transmis d'auteur à auteur, les changements linguistiques, notamment phonétiques se perçoivent peu. Les normes se fondent sur des exemples littéraires tirés d'auteurs classiques ou en tout cas provenant des premiers siècles de l'Empire, et la prononciation est vue à travers leur orthographe ou leur versification. Dans ce contexte essentiellement descriptif, les déviations par rapport à la prononciation usuelle du latin apparaissent normalement comme des «fautes», classées entre autres comme «barbarismes», même lorsqu'elles sont relevés dans un grand texte classique et ne sont absolument pas des reflets de changements. Exemple pris au hasard:

(1) Donatus GL, IV 392, 12-14

(fiunt barbarismi...per adiectionem) temporis, ut *Italiam fato profugus* cum Italiam correpta prima littera dicere debeamus²

2. Le même exemple revient chez bien d'autres grammairiens, la plupart l'ayant sans doute pris à Donat (p.e. Diomedes, GL I,452,3, Charisius ibid.269, 12). Il ne s'agit d'ailleurs pas du reflet d'une évolution phonétique, mais d'une "licence poétique" parfaitement consciente, pseudo-archaïsme ou pseudo-grécisme.

3. LA RESTRUCTURATION DU SYSTÈME VOCALIQUE

3.1. *La liquidation des oppositions fondées sur la durée des phonèmes vocaliques*

Il est extrêmement rare que des constatations ayant une portée phonétique apparaissent chez les grammairiens grâce à une observation directe de l'usage, fût-il écrit.

Dans ces conditions, il est remarquable, surprenant même, que dans cette récolte assez pauvre et monotone de «fautes» qui sont des «pseudo-fautes» littéraires, les exemples témoignant de la perte du système classique des oppositions des durées vocaliques³ soient évoqués par un assez grand nombre d'auteurs, et soient pré-

3. Il s'agit de la perte de la distinction phonologique entre voyelles longues et voyelles brèves en latin, entraînant presque partout, dans un second temps, la fusion de /e:/ et de /i/ en /e/, et –dans la majeure partie du territoire latinophone– celle de /o:/ et de /u/ en /o/. C'est un fait élémentaire et fondamental, décrit dans tout manuel de linguistique romane. Dans la plupart des manuels, pour des raisons justifiées de clarté et de simplicité, la perte des oppositions de durée et, d'autre part, les fusions de timbre, distinctes pourtant, sont présentées comme un seul processus. Pour permettre au lecteur de suivre plus facilement l'exposé, je reproduis ici, recourant aux signes traditionnels de la linguistique comparée romane, le tableau „classique” de la transformation vocalique appelée souvent préromane ou vulgaire:

I. *Système des voyelles simples en latin classique (l. cl.)*

ī ī	ū ū
ē ē	ō ō
ā ā	

II. *Evolutions principales en latin tardif (l.t.)*

1. Variété centrale (Centre et Ouest)

l.cl. ā	ā	ē	ē	ī	ī		ō	ō	ū	ū
l.t. ʌ	ʌ	ɛ	ɛ	i	i		o	o	u	u

2. Variété „sarde”

l.cl. ā	ā	ē	ē	ī	ī		ō	ō	ū	ū
l.t. ʌ	ʌ	ɛ	ɛ	i	i		o	o	u	u

3. Variété roumaine

l.cl. ā	ā	ē	ē	ī	ī		ō	ō	ū	ū
l.t. ʌ	ʌ	ɛ	ɛ	i	i		o	o	u	u

sentés, ce qui est fort rare dans la littérature grammaticale, comme dus à une évolution directement observée et récente. Ce serait une raison en elle-même pour s'arrêter à ce phénomène, même si ce choix nous contraint, comme nous le verrons, à nous cantonner dans une période qui ne correspond qu'à la première moitié environ de l'époque généralement considérée comme celle de la transition entre latin et roman.

3.1.1. *Le système des durées vocaliques dans la conscience linguistique d'époque classique*

Aucune trace de la perte du système des durées vocaliques n'apparaît dans la conscience linguistique d'époque classique. Grâce à des témoignages explicites, nous savons au contraire que, pour la conscience métalinguistique des locuteurs, le jeu des voyelles longues et brèves, le système des phonèmes autonomes distingués par la durée étaient encore solidement ancrés dans l'usage quotidien et normal des latinophones. Nous avons à ce sujet des déclarations de Cicéron lui-même:

(2) Cic. Orator 173

in versu quidem theatra tota exclamant si fuit una syllaba aut brevior aut longior, nec vero multitudo pedes novit nec ullos numeros tenet nec illud quod offendit aut curat aut in quo offendit intellegit, et tamen omnium longitudinum et brevitatum in sonis sicut acutarum graviumque vocum iudicium ipsa natura in auribus nostris collocavit

Dans un tout autre contexte, Cicéron réaffirme son opinion en donnant une dimension quasi éthique à l'obligation d'observer les durées:

(3) Cic. Paradoxa Stoicorum 3,26

Histrion si paulum se movit extra numerum, aut si versus pronuntiat est syllaba una brevior aut longior, exsibilatur, exploditur... sane sint breviora, leviora qui possunt videri? cum, quicquid peccetur, perturbatione peccetur rationis atque ordinis, perturba-

ta autem semel ratione et ordine nihil possit addi, quo magis peccari posse videatur.

Plus tard, mais encore à l'époque de la pleine maturité de la tradition classique, un professionnel comme Quintilien arrive à entrevoir, sans évidemment en chercher la description formelle, la fonction distinctive, nous dirions phonologique de la différence de durée vocalique:

(4) Quint. Inst. 1,7,2

...eadem littera alium atque alium intellectum prout correpta vel producta est, facit...: «palus» aliud priore syllaba longa, aliud sequenti significat...eadem littera nominativo casu brevis, ablativo longa est.

En lisant ces témoignages de près, on se rend compte non seulement de la vitalité du système, mais aussi d'une atmosphère d'incertitude qui l'entoure: il n'était pas impossible que des gaffes fussent commises en plein théâtre; les règles de distribution des longues et des brèves sont inscrites dans notre savoir par la nature, non pas par la raison, Cicéron souligne même explicitement cet aspect pour ainsi dire irrationnel du choix entre longues et brèves:

(5) Cic. Orator 159

Indoctus dicimus brevi prima syllaba, *insatius* producta, *inhumanus* brevi, *infelix* longa...quibus in verbis eae primae litterae sunt, quae in *sapiente* atque *felice* producte dicitur, in ceteris omnibus breviter... consule veritatem, reprehendet, refer ad auris, probabunt.

Cicéron se complaît, évidemment, à élever le problème de la distribution des durées jusqu'au niveau des discussions philosophiques: la «veritas» est la règle rationnelle, analogique, «les oreilles» représentent la nature, les propriétés inimitables et innées du *sermo* paternel. La solidité, l'apparente immutabilité héréditaire du système irrationnel est comme le gage de son identité avec

elle-même, identité que défendent les spectateurs en se révoltant contre les erreurs commises par les histrions.

3.1.2. *La perte du système des durées vocaliques: témoignages des contemporains*

Certes, le système des durées comportait des incertitudes et des flottements, en particulier dans le cas des mots et des noms propres grecs, de quelques dialectalismes, mots rares, vieillis et des éléments «barbares». Les poètes ne se privaient pas de recourir aux moyens qui s’offraient ainsi, aux «licences» qui leur permettaient d’échapper aux rigueurs du mètre ou de produire des sonorités inattendues. Nous avons vu que Virgile savait recourir à ce moyen (cf. note 2), et les grammairiens étaient heureux d’épingler ces barbarismes commis par les plus grands. Un d’eux, portant le nom de Probus (nom et identification incertains) composait –en s’appuyant sur d’autres– un petit livre intitulé *de ultimis syllabis* (GL IV, 230-264) dont un chapitre (259 sqq.) énumère les «barbarismes» de Virgile dans ce domaine. Pour nous ce sont autant de fausses pistes: le fait que Virgile utilise *Diana* tantôt avec un *i* bref (En. IV, 511) tantôt avec *i* long (En. I, 499) peut appeler un commentaire de nombreux points de vue, mais n’a rien à faire avec une évolution linguistique préromane, cela prouverait tout au plus la solidité des mètres classiques et leur force, permettant de plier à leurs besoins les mots qui, pour quelque raison, avaient une prononciation malléable.

Les témoignages «pertinents» pour nous se rapportent nécessairement, directement ou indirectement, à l’usage des sujets parlants et à leurs habitudes de prononciation. La nature même des textes de grammairiens rend les observations de cette sorte très rares⁴.

4. Certaines déclarations de grammairiens que nous citons ont déjà été relevées par d’autres, v. par exemple le manuel classique de Sturtevant 1940, ou les listes utiles de Kramer, 1976.

Des témoignages au sujet de difficultés dans le choix entre brèves et longues surgissent chez les grammairiens vers le III^e siècle, le grammairien Sacerdos présente les erreurs de durée en syllabe finale comme une évolution récente, qu'il condamne comme barbarisme:

- (6) Sacerdos GL VI, 493-494
 barbarismus nostri temporis

Environ un siècle plus tard, le grammairien Sergius étend déjà la portée de l'observation à tous les cas où la voyelle est longue «par nature», et le grand Donat lui-même fait mention de ces fautes parmi les barbarismes «exemplaires»:

- (7) Sergius GL, IV, 522
 Syllabas natura longas difficile est scire, sed hanc ambiguitatem sola probant auctoritatis exempla, cum versum poetae scandere coeperis

- (8) Donat GL, IV, 392, 20-21
 (fiunt barbarismi...per transmutationem...) temporis ut siquis *deos* producta priore syllaba et correpta posteriore pronuntiet

Au Ve siècle, le grammairien Consentius indique déjà avec précision l'aspect essentiel du changement: les voyelles accentuées (comme celle de la première syllabe du mot *piper* dans l'exemple 9a) étaient devenues longues et les voyelles inaccentuées (même si longues par nature) se prononçaient brèves (première syllabe de *orator*, exemple 9b). La durée était donc devenue un trait conditionné par l'accent, perdant ainsi son statut de trait phonologique pertinent. Consentius ajoute à cette constatation une précision géographique:

- (9) a) Consentius, GL, V, 392, 3
 (barbarismus...temporis) ut quidam dicunt *piper* producta priore syllaba cum sit brevis, quod vitium Afrorum familiare est.
 b) Consentius, GL, V, 392, 12
 ut siquis dicat *orator* correpta priore syllaba, quod ipsum vitium Afrorum speciale est.

Il y a d'autres témoins pour affirmer que cette «faute de prononciation» était une caractéristique africaine. Pompeius, plus ou moins contemporain de Consentius, présente la non-observation des durées classiques comme un «vice» de son milieu; or, il est Africain, se désignant lui-même, et implicitement ses élèves, comme «Maurus» (cf. GL V, 285, 6 et 205, 5). Nous avons, au sujet de cette question, un témoin prestigieux, saint Augustin, qui (en parlant de la confusion possible entre *os* 'visage, bouche' avec voyelle longue et *os* (avec voyelle brève, 'os, ossement') affirme dans une formule maintes fois citée (de doctr.christ. IV, 10, 24): *Afrae aures de correptione vocalium vel productione non iudicant.*

Les documents métalinguistiques ne sont cependant pas unanimes en ce qui concerne l'aspect «dialectal» africain. Nous avons vu que Sergius n'en fait pas mention ni, avant lui, Sacerdos; Augustin lui-même, dans son *De musica*, texte didactique et technique, omet toute allusion à une origine locale et présente la distribution des durées comme une sorte de système fixé dans une lointaine histoire dont les grammairiens ont la sauvegarde, et que ses contemporains doivent apprendre à l'école:

(10) Augustinus, De Musica II, 1

...verbi gratia cum dixeris *cano* vel in versu forte posueris, ita ut vel tu pronuntians producas huius verbi syllabam primam, vel in versu eo loco ponas, ubi esse productam oportebat: reprehendet grammaticus, custos ille videlicet historiae, nihil aliud asserens cur hunc corripere oporteat, nisi quod hi qui ante nos fuerunt, et quorum libri exstant et tractantur a grammaticis, ea correpta, non producta usi fuerint. Quare hic quidquid valet auctoritas valet.

3.2.1. *Une évolution concomitante: les fusions de timbres.*

Différences dans le traitement métalinguistique des deux processus

Avant de résumer ce que ces témoignages nous apprennent sur le versant métalinguistique de la confusion des durées, il convient d'évoquer une évolution que l'enseignement traditionnel de la

linguistique romane considère comme liée, tel un autre aspect du même processus, à la disparition des oppositions quantitatives. Il s'agit d'un déplacement des timbres vocaliques, aboutissant à des déplacements et des fusions bien connus, qui font partie du stock élémentaire des connaissances en linguistique romane (v. le tableau synoptique, note 3). On constate en effet qu'en latin,⁵ les voyelles palatales et vélaires longues d'aperture moyenne avaient une tendance à être prononcées avec une élévation plus marquée du dos de la langue que leurs correspondants brefs: les longues étaient plus fermées que les brèves. Après la disparition des oppositions de durée, ce trait «qualitatif» concomitant est devenu, avec des variations et des exceptions partielles selon les régions (cf. plus haut), un paramètre essentiel des oppositions vocaliques.

Ces déplacements de timbre sont évoqués par certains grammairiens, mais d'une manière qui se distingue sur des points essentiels de la présentation habituelle du problème des durées.⁶ Voici à titre d'exemples des déclarations de grammairiens, les plus caractéristiques de la série:

(11) Servius, GL IV, 421, 16-21

Vocales sunt quinque, *a e i o u*. Ex his, *duae, e et o*, aliter sonant productae, aliter correptae. Nam *o* productum quando est, ore sublato vox sonat, ut *Roma*, quando correptum, de labris vox exprimitur, ut *rosa*. Item *e* quando producitur, vicinum est ad

5. Le fait que dans des dialectes latins et dans les langues italiennes –en osque notamment– on relève une confusion similaire dans la série palatale, ne signifie pas, comme l'ont pensé certains, que ce développement, de toute évidence lié au mouvement diachronique de la structure phonétique du latin, soit pour autant un osquisme. Il s'agissait tout au plus de changements similaires, bien que chronologiquement décalés, dans deux langues appartenant à la même famille génétique et au même groupe typologique. Citons comme toujours valable le bref résumé des discussions chez Väänänen (1966, 130).

6. Laissons de côté le simple fait que ces différences sont évoquées chez moins d'auteurs que la confusion des longues et des brèves, et que, de toutes manières, ces déclarations se limitent au groupe strictement professionnel des grammairiens: Augustin, pour qui le problème des durées est un thème grammatical favori, ne semble pas intéressé par le déplacement des timbres, à supposer qu'il se soit rendu compte de son existence.

sonum *i* litterae, ut *meta*, quando autem correptum, vicinum est ad sonum diphthongi, ut *equus*.

Pompeius, peut-être quelques décennies plus tard,⁷ apporte des éléments un peu plus explicites:

(12) Pompeius, GL V, 102

dicit ita Terentianus: quotienscumque *e* longam volumus proferri, vicina sit ad *i* litteram. Ipse sonus sic debet sonare, quomodo sonat *i* littera. Quando dicis *evitat*, vicina debet esse, sic pressa, sic angusta, ut vicina sit ad *i* litteram. Quando vis dicere brevem *e*, simpliciter sonat. *O* longa sit an brevis? Si longa est, debet sonus ipse intra palatum sonare, ut si dicas *orator*, quasi intra sonat, intra palatum. Si brevis est debet primis labris sonare, quasi extremis labris, ut puta si dicas *obit*.

Malgré la gaucherie dans la description de l'articulation des deux *o*, le sens est clair: dans la série palatale, *e* long doit être similaire au son *i*, il est donc relativement fermé, tandis que, relativement encore, *e* bref est prononcé ouvert. On se rend compte pourtant de différences importantes entre ces témoignages et ceux relatifs à la perte des oppositions de durée:

- (i) les confusions de durée sont considérées comme des fautes et sont normalement traitées, avec une appréciation toujours négative, dans les chapitres relatifs aux barbarismes et autres vices de langage; cependant, les différences de timbre entre longues et brèves correspondantes ne sont pas traitées de fautes ou de barbarismes –au contraire, il s'agit de constatations descriptives, même prescriptives, et on n'établit jamais un lien entre cette particularité et les «barbarismes» dans le domaine de la durée. Cela vaut aussi pour le rapprochement, la quasi-identité des timbres de *e* long et de *i*;

7. Il est certain que Pompeius a travaillé et sans doute rédigé ses commentaires sur les œuvres de Donat au début du Ve siècle, ce qui le place après Servius dont il semble avoir connu les travaux.

- (ii) alors que la ruine du système quantitatif est l'un des phénomènes en somme fort rares dans lesquels les grammairiens de l'époque reconnaissent un changement linguistique, nous dirions le résultat d'un processus diachronique (cf. l'expression «*barbarismus nostri temporis*»), les différences de timbre nous sont présentés comme un trait linguistique qui a toujours existé et qu'il convient de considérer comme une caractéristique stable de la bonne prononciation du latin.⁸

La raison de cette différence dans le traitement métalinguistique des deux altérations phonétiques, notamment chez les grammairiens, réside, vraisemblablement, dans leur portée pratique.

Les erreurs dans l'attribution des durées aux voyelles –en particulier les erreurs généralisées et devenues systémiques– menaçaient la lecture, la compréhension et l'imitation des textes poétiques, donc la plus grosse part du trésor d'exemples et de modèles dont on se servait dans l'enseignement scolaire. Dans une perspective plus large, ce genre de fautes semblait menacer les fondements et la transmission de l'héritage littéraire latin.

Pour ce qui est des altérations de timbre, il n'y avait aucun danger «didactique» comparable, sauf peut-être celui de confusions orthographiques occasionnelles. Les deux altérations ne sont même jamais mentionnées ensemble: les différences de timbre –en réalité point plus anciennes que la disparition des différences de durée– apparaissent comme des marques de prononciation additionnelles dans la description normative du système vocalique, alors que les fautes qui menaçaient le système phonologique fondées sur la quantité vocalique apparaissaient –non sans esprit

8. Or, c'est une évidente erreur: dans des régions au sujet desquelles les grammairiens n'avaient ni d'informations ni d'expérience personnelle (la Sardaigne, l'Est), la différence de timbre entre brèves et longues ne semble pas avoir atteint, au moment de la destruction du système quantitatif, un degré suffisamment perceptible pour servir de base à un nouveau paramètre d'organisation du vocalisme, ou du moins du vocalisme vélaire (v. le roumain avec son vocalisme «à la sarde»).

de conséquence de la part des grammairiens— dans les chapitres consacrés aux barbarismes et autres déviations.

Il n'est pas impossible —bien que ce soit une de ces suppositions qu'il serait fort difficile de vérifier— qu'il existait un lien, sans doute inconscient, entre le traitement métalinguistique des différences de timbre et celui de la destruction du système phonologique des durées vocaliques. Se rendant compte d'une difficulté croissante dans la perception des différences de durées, certains grammairiens devaient s'efforcer de chercher des caractéristiques «d'appui» pour maintenir, entre longues et brèves, un système de différenciation correct, et croyaient trouver, dans ces variations allophoniques de timbre, un ensemble de traits de prononciation permettant de sauvegarder les distinctions brève/longue.

3.2.2. *Convergences dans le traitement métalinguistique des deux processus de changement, conclusions qu'elles permettent de tirer*

Les deux attitudes métalinguistiques —celle relative à la décomposition du système phonologique des durées vocaliques et celle qui consiste à faire connaître, sans les condamner, des décalages de timbre associés aux différences de durée— divergent, comme nous venons de le voir, dans leur esprit et leur «message»; il est d'autant plus significatif qu'elles présentent quelques traits communs.

Le plus important réside dans le fait que les deux altérations sont considérées comme appartenant à l'usage de tout le monde, du moins à partir de l'époque de laquelle les premiers témoignages nous parviennent, c'est-à-dire la deuxième moitié du III^e siècle de notre ère. Quant à la ruine du système phonologique des durées, l'ampleur même de la guérilla puriste menée par les auteurs de manuel contre cette innovation montre qu'il s'agissait d'une faute de prononciation présente jusque dans les couches qui profitaient de l'enseignement traditionnel, d'une faute dont la persistance était d'autant plus dangereuse qu'elle menaçait les bases formelles d'une partie essentielle de la littérature latine. Le fait qu'August-

tin ait attribué aux *indocti* et aux *imperiti* les difficultés résultant de l'ancien système des durées (cf. De doctr. christ. 4, 10) ne veut pas dire que les gens «du peuple» étaient les seuls à parler un latin sans oppositions de durée, cela signifie seulement que les *docti*, les *periti*, donc les personnes cultivées, ayant fait des études systématiques et érudites –comme Augustin lui-même– étaient capables de comprendre le mécanisme des normes classiques, de les adopter au besoin et sans danger de se tromper dans leur propre prononciation, les autres, les personnes sans instruction, en étaient incapables (et n'en ressentaient sans doute pas la nécessité). Autrement dit: les *docti*, dans leur usage spontané, pouvaient parfaitement se conformer au langage des gens simples mais cela les gênait (*cur pietatis doctorem pigeat imperitis loquentem «ossum» potius quam «os» dicere ?* dit Augustin l.c.), et Augustin les encourage à adopter les normes de l'usage commun. Le paramètre sociologique et culturel ne jouait pas (ou ne jouait plus) de rôle linguistique: la transformation essentielle du système était déjà un fait acquis dans la compétence de tous. La situation qui est implicitement décrite dans le dialogue *De musica* confirme, d'un autre aspect, cette manière de voir: le «disciple» du dialogue est un jeune homme docile, d'une culture et d'une intelligence assez solides pour être initié par le maître (Augustin) à des problèmes théoriques et techniques fort ardues, mais qui déclare dès le début qu'il n'a pas de sensibilité «innée» pour reconnaître les durées vocaliques.

Pour ce qui est de la distinction de timbre entre brèves et longues, le problème «sociologique», celui du vulgarisme ne se pose même pas pour les observateurs contemporains: c'était un trait admis, considéré comme une particularité de toujours du phonétisme latin et un élément de la prononciation à recommander.

Il est donc faux de présenter, comme le font presque tous les manuels (y compris les miens), le vocalisme latin qui est à la base de l'évolution romane comme un vocalisme «vulgaire». Il semble bien que dès le IIIe siècle finissant, c'était –en ce qui concerne du moins la disparition des oppositions de durée– le vocalisme de

tout le monde, suivi du réarrangement des différences de timbre qui allaient se transformer en nouvelles oppositions phonologiques avec des décalages et des retards locaux inévitables sur un territoire aussi immense.

4. L'UTILISATION DES DONNÉES MÉTALINGUISTIQUES: QUELQUES CONCLUSIONS MÉTHODOLOGIQUES

Nous n'avons examiné jusqu'ici qu'un bien mince segment de la vision et de l'attitude métalinguistiques des locuteurs latins. Ce que nous savons déjà nous permet cependant de cerner de plus près le reflet métalinguistique des changements d'ordre phonétique.

Un premier trait qui frappe est le déséquilibre dans les sources qui nous permettent de reconstituer l'arrière-plan métalinguistique des phénomènes considérés. Nous avons noté que les témoignages au sujet de la confusion des durées vocaliques, ainsi que l'apparition des distinctions de timbre entre longues et brèves, émanent tous de «professionnels du langage», de grammairiens; Augustin, qui savait considérer la langue avec *dex* yeux de grammairien, tout en subordonnant cette attitude à sa mission pastorale, représente la seule exception; remarquons d'autre part que c'est aussi le seul témoin qui refuse, explicitement, de considérer l'abandon des oppositions de durée comme une faute.

Les latinophones «non professionnels» ne semblent ni enclins ni préparés à considérer les faits, et en particulier les changements de prononciation indépendamment de leur masque orthographique, et cela non seulement dans le domaine des longues et des brèves.⁹ Le maximum que l'on trouve concerne «l'accent»

9. Cicéron, Varron, Quintilien, pour ne mentionner que les érudits les plus importants de la grande époque du classicisme, interviennent évidemment dans quelques problèmes de prononciation (Cicéron –entre autres– sur la chute de *s* final Or. 46, 161, Quintilien sur la chute de *m* 9, 4, 40, Varron dans un nombre considérable de dialectalismes) mais ce sont des professionnels, et les problèmes dans lesquels ils interviennent ne sont pas présentés et ressentis comme résultats de changements diachroniques.

dans son ensemble, et consiste à énoncer un jugement négatif d'ordre intuitif et «esthétique», et à attribuer les caractéristiques de la prononciation en question à un parler régional ou provincial.

Il semble bien que les modifications phonétiques survenues depuis les premiers siècles de l'Empire n'étaient pas de nature à perturber, du moins à l'époque que nous envisageons (c'est-à-dire du III^e siècle jusque vers le VI^e), l'intercompréhension courante au sein de la communauté linguistique latine. De toutes façons, puisque les modifications récentes ou en cours, surtout les plus profondes, celles qui affectaient le système même des phonèmes vocaliques, étaient apparues dans le langage de tout le monde, le sentiment restait intact que la transmission des messages verbaux se déroulait dans des conditions phonétiquement adéquates, parce que communes à tous.

Une seconde indication d'ordre général concerne le déséquilibre dans le «choix» des faits mis en évidence par un reflet métalinguistique. Nous avons noté (p. 274) que les grammairiens avaient accordé aux erreurs dans le domaine des durées vocaliques un «traitement de faveur». Ce n'est pas que d'autres irrégularités vocaliques et en général phonétiques n'aient pas été relevées: il s'agissait cependant toujours de déviations qui avaient un reflet orthographique et qui se confondaient, grâce évidemment aussi à la confusion terminologique normale entre lettre et son, avec de simples fautes d'orthographe. Par ailleurs dans de fort nombreux cas concrets, les «fautes» relevées correspondaient à des flottements qui avaient existé dès l'époque classique et que l'on fustigeait par tradition, pour ainsi dire, comme par exemple la prononciation ou la non-prononciation, la présence ou l'absence orthographique de -h-, traités avec des exemples identiques par presque tout le monde.

On peut estimer que les résultats de ces recherches sont frustrants. Ils le sont sans doute, si on s'attend à trouver de nouveaux détails sur les processus phonétiques, ou si on croit que les réactions métalinguistiques fourniront en elles-mêmes des vues nou-

velles sur un système ou un sous-système de la langue. Ils peuvent par contre se révéler enrichissants, si on cherche ce qu'un observateur contemporain, démuné de nos connaissances phonétiques, et aussi de notre curiosité ethnologique et sociologique était en mesure de fournir: une réaction, avant tout, aux nouveautés et aux changements qui gênaient la communication linguistique, qui lui apparaissaient comme inadéquats. De ce point de vue, les réactions et les «non réactions» sont également dignes d'intérêt. Dans le cas qui nous a occupés dans ce travail, la simple existence des réactions s'avérait aussi ou plus importante que le message voulu, et permettait de corroborer –ou de remettre en question– des hypothèses relatives à la chronologie, à la réception et à l'extension de changements essentiels.

RÉFÉRENCES

- GL: *Grammatici Latini*. I-VII 1865-79, VIII. 1923. Ed. par H. Keil, Leipzig.
- HERMAN, József. 1989. Conscience linguistique et diachronie. *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 84, 1-19.
- KRAMER, Johannes. 1976. *Literarische Quellen zur Aussprache des Vulgärlateins*. Meisenheim am Glan.
- STURTEVANT, E. H. 1940. *The Pronunciation of Greek and Latin*. 2. éd. Greenwood Press.
- VÄÄNÄNEN, Veikko. 1966. *Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*. Berlin, 3e édition, Akademik-Verlag.